

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70b, p. 1-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

D'Echo en Echo

A l'Abbaye

Distinctions

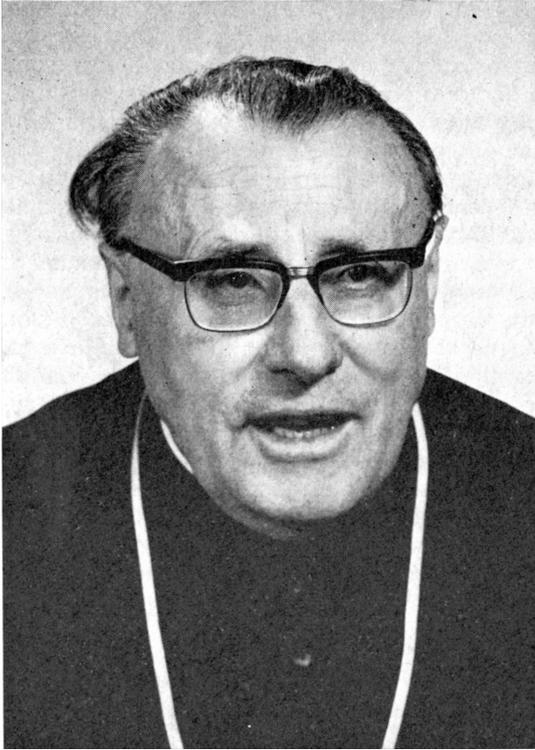
En signe de reconnaissance et pour marquer la célébration solennelle du quatrième centenaire de l'Ordre des saints Maurice et Lazare,

Sa Majesté le Roi Umberto II de Savoie, Grand Maître de cet Ordre de Chevalerie, a nommé **Commandeurs de l'Ordre** MM. les chanoines **Edouard Zumofen**, vicaire général ; **André Rappaz**, sous-prieur ; **Léon Dupont Lachenal**, ancien sous-prieur ; et **Chevaliers** MM. les chanoines **Jean-Marie Theurillat**, procureur, et **Léo Müller**, chancelier.

Un homme n'est plus. L'enseignement d'un professeur s'est tu. Un prêtre a déposé l'étole de son sacerdoce terrestre, pour revêtir celle de l'éternité. Ainsi, l'heure de la Providence en a-t-elle décrété pour le chanoine Michaud, décédé en la fête de la Chandeleur, ce samedi 2 février, à la clinique Saint-Amé de Saint-Maurice. Quand Dieu fait signe, nul attermoiement : soins avisés d'un docteur, dévouement inlassable des religieuses, affection des supérieurs, des confrères, des parents et des nombreux amis, tout se revêt d'impuissance humaine et doit s'en remettre à la foi seule.

Chaque départ attriste celui qui reste, « mais pour les nobles âmes, la mort est la fin d'une prison », affirme Pétrarque. Pour qui a connu le chanoine Hilaire Michaud, éclatant de cette vie du corps et de l'esprit, pour qui a bénéficié de la chaleur de sa conversation, de son amitié, de l'amplitude et de la profondeur de son savoir, pour tous ceux qui ont eu cette chance, ils seront frappés douloureusement, car il est des êtres d'exception qui semblent faits pour ne point mourir. Né à Verbier, de Pierre-Alexis et d'Anne-Rose Michaud, le 28 novembre 1894, Hilaire Michaud reçut de la nature une taille d'athlète à la mesure même de ceux qui font la montagne. Dimensions de corps s'alliaient en lui à celles de l'esprit, de cet esprit lucide et réaliste que rien ne put ébranler, malgré les heurts portés à son idéal et la rencontre avec l'imbécilité qui le rendaient alors cinglant, tellement il était animé de ce souffle qui le maintenait au-dessus de la mêlée et de l'étrouessee des hommes butés. L'acidité d'un rire pulvérisait la bêtise et le geste fraternel vous invitait aussitôt à monter avec lui dans cette ascension spirituelle qu'il devait entreprendre, le 28 avril 1914, en entrant à l'Abbaye de Saint-Maurice comme novice. Nul obstacle n'arrêtera cette nature ardente que dirigeait une solide foi chrétienne formée à l'exemple de son excellente famille. Profès, le 1er septembre 1915, il fit ses vœux solennels le 8 septembre 1918 et reçut la prêtrise des mains de Mgr Mariétan, le 29 octobre 1922.

Il avait fallu une volonté de granit au petit montagnard, épris de liberté, pour parvenir à ce don total de sa personne entre les mains de Dieu par celles de ses supérieurs. On imagine la dose d'énergie au petit collégien de Verbier pour faire plusieurs heures de marche journallement afin de venir à la Grande Ecole de Bagnes, de 1908 à 1912. Chaque « Bagnard » prise certes l'honneur de faire ses humanités au Collège que fonda le Père Héliodore Bourgoz de Bruson en 1766, mais il y avait, à l'époque, à vaincre les distances à pied, aux bons comme aux mauvais jours. Chaque soir, sous une lumière falote, versions et thèmes latins,



devoirs d'allemand et autres tâches scolaires, taillaient une longue part sur les heures de sommeil. Le directeur décidait-il l'exécution d'une pièce de théâtre en fin d'année, que les après-midi des dimanches de printemps, il fallait reprendre encore routes et sentiers du côté de Châble pour ne remonter au village qu'avec les étoiles. Pour qui voulait ensuite pousser plus loin ses études, il devait surmonter l'angoisse de quitter son haut pays. Sera-ce réussite ? Après tant de séparations et de dépenses supportées par de modestes paysans de la montagne qui doivent se saigner, s'il y avait échec ? Le jeune Hilaire a dû se poser ces questions avant de venir au Collège de l'Abbaye qu'il fréquenta de 1912 à 1917 pour en arriver au don total de sa personne au Seigneur.

Avant même d'être prêtre, le chanoine Michaud commença la vraie carrière de sa vie, celle de professeur, puisqu'il enseigna au Collège de Saint-Maurice de 1918 à 1920. Pressentant les besoins spirituels de son époque, ébranlée par la crise du Modernisme, Mgr Mariétan voulait

un clergé à la hauteur de ses tâches pastorales et de la doctrine de l'Eglise. C'est ainsi que nous trouvons le chanoine Michaud aux facultés de théologie les plus réputées de Rome qui le couronnèrent d'une licence en théologie et d'un doctorat en philosophie. Muni de ces titres, avec le désir de parfaire sa science en tous domaines, le cher chanoine était prêt pour poursuivre sa brillante carrière de professeur dans le rayonnement de son sacerdoce. Il prit d'abord contact avec la pastorale des âmes, comme vicaire de Saint-Maurice de 1922 à 1924 et comme curé de Vernayaz de 1924 à 1927. Partout il devait marquer son passage d'un témoignage sacerdotal qui inaugurerait le renouveau du ministère pastoral. De Vernayaz, le chanoine Michaud reprenait les chemins de la montagne. La communauté de Bagnes, dont le chef spirituel était l'inoubliable chanoine Carron, le recevait comme directeur du Collège. Il devait en conduire les destinées de 1927 à 1935. Là encore, il fit œuvre de pionnier, avec son confrère le chanoine Joseph Gross et une équipe de jeunes professeurs dynamiques, Messieurs Jules Vaudan, Denis et Francis Perraudin. Il appliqua à l'établissement la réforme scolaire de 1928 et créa, d'une école primaire supérieure avec sections classiques, une école industrielle avec classes latines autonomes. Le départ de l'école secondaire actuelle n'est donc pas d'aujourd'hui. Le professeur Michaud a enthousiasmé des générations d'élèves. Nous nous souvenons encore de ses merveilleuses leçons de religion qu'il faisait dans les manuels de l'abbé Boulenger. A la sécheresse d'une doctrine de roc, il savait donner l'amplitude et la vie d'un paysage. Sous un tel maître, nous avons découvert la théologie, la liturgie et la beauté du plain-chant, sans parler du latin et du grec dans les méandres desquels il nous conduisait avec une rare compétence. Quels enchantements furent pour nous les contacts avec le missel de Dom Lefèvre, le plain-chant et la musique palestrinienne ! Le chanoine Michaud avait fondé un chœur mixte pour le chant d'église. Aidés de quelques voix sûres de dames soprani et alti, les gosses, nous avions un tel enthousiasme à chanter la musique de la Renaissance, que, malgré les avis de ménagement du directeur, en raison de notre mue, nous y avons laissé un peu de nos cordes vocales. Qu'importe, c'était si beau, que nous aurions fait sauter les voûtes de l'église pour amplifier nos accords ! Et puis, il y avait aussi le théâtre annuel du Collège où nous faisons nos premiers essais de diction et de victoire sur la peur des foules. Et puis... et puis... « Mon cher confrère, mon ami, il y a tant de choses et tant d'êtres qui sont entrés avec vous dans le souvenir, chers visages voilés qui resplendirez de lumière au jour de la Résurrection... »

« Vous qui aimiez tant le rire, le rire tonique, vous me pardonnerez d'avoir trouvé une Chandeleur bien grise sous le ciel de Finhaut. Avec ma peine, n'y aura-t-il pas celles de toutes ces générations d'élèves que vous eûtes en professant au Collège de Saint-Maurice de 1935 à

1968, à Mon-Séjour d'Aigle de 1947 à 1964 et à Regina Pacis de Saint-Maurice de 1963 à 1967 ? N'y aura-t-il pas aussi le deuil de tous ces Agauniens dont vous fûtes le Vereinspapa de 1943 à 1944 ?

» Tant de travail vous a usé et ces yeux qui parcoururent tous ces chefs-d'œuvre de toutes les époques et de toutes les littératures, ont cédé. Vos regards se sont alors tournés vers l'intérieur. Toute beauté n'est-elle pas là ? Pardonnez-moi cette réflexion, vous l'aviez faite bien avant moi. Mais vous aviez toujours comme une pudeur extrême de montrer ce que vous étiez profondément en votre âme. Vous étiez l'homme de l'inviolabilité de la personne. Socrate chrétien, vous aimiez à sonder votre interlocuteur en prenant des attitudes contradictoires. Vous étiez comme la pensée incarnée avec ce réalisme que vous avait donné la rigoureuse vérité des hautes terres de Verbier où rien alors n'arrivait sans peine. Des altitudes de votre village dominant la vallée de Bagnes, il vous est resté dans le regard la contemplation d'un cirque de montagnes prestigieuses, découpant de grandeur tous les horizons et votre tournure d'esprit vous a toujours fait voir haut. Homme de taille à la taille de l'homme. Tout cet univers spirituel qui surgissait avec votre approche, nous le revivons douloureusement à l'instant de vos funérailles, ce lundi 4 février à la basilique des saints Martyrs d'Agaune. »

L'homme complet, celui qui veut remplir sa pleine destinée, n'est-ce pas celui qui a les yeux ouverts sur tout ce qui fait l'honneur de l'humanité ? Et le vrai prêtre, sur tout ce qui fait l'honneur de Dieu ?

Le chanoine Auguste Schyrr (1905-1974)

Jetez des pierres dans un étang : l'eau se trouble un peu et fait quelques petits ronds avant de retrouver son miroir.

C'est ce qui arrive au noviciat de l'Abbaye de Saint-Maurice en cette année de grâce 1925, où les recrues viennent en ordre dispersé. Seulement, avec Schyrr, l'eau remue un peu plus longtemps : c'est une grosse pierre et elle vient de loin.

Le nom étonne. On apprend qu'il est celui d'une famille alsacienne établie à Vevey. Richard, le père d'Auguste, y est honorablement connu par son entreprise de floriculture où travaillent déjà plusieurs de ses filles et fils.

Auguste ne sort pas, comme la plupart des vocations en ce temps-là, du Collège de l'Abbaye. Mais Auguste n'a pas la bouche cousue. Il est sans timidité et sans complexe, et nous connaissons bientôt, pour ne plus oublier, tant ses récits sont pittoresques, ses « états de service » sur les bancs des Collèges de Romont et de Fribourg, et non seulement les vertus extraordinaires de ses professeurs, mais aussi leurs tics, leurs proverbes et sentences, les heurs et malheurs de leur profession. Sans les avoir jamais vus, il me semble que je les ai eus pour maîtres et après M. Schyrr je redis leurs noms : ils s'appelaient M. Charpine, M. Sauser, M. Girardin, M. Dalbard. Et j'ai su qu'on pouvait les croquer en chansons sans leur manquer de gratitude.

Sur les bancs... mais surtout dans le préau et sur le terrain, car Auguste Schyrr était un enragé et un champion du football. Et tout son collège nous était raconté par lui comme une épopée sportive, à gestes éloquents, à paroles si pressées qu'elles cognaient partout et s'écrasaient. Sa verve recréait le jeu. Ainsi, partout où il passera, c'est une force naturelle qui a ses coups de vent, ses coups de pluie et ses magnifiques soleils.

Auguste n'est pas un intellectuel, mais quel tempérament ! Il est fort, trapu, carré d'épaules ; sur son doux visage rose la barbe pousse comme la mauvaise herbe. Une barbe avec laquelle il faut compter, qu'il n'aime pas, sur laquelle, vivement, à deux mains, il se décharge les nerfs.

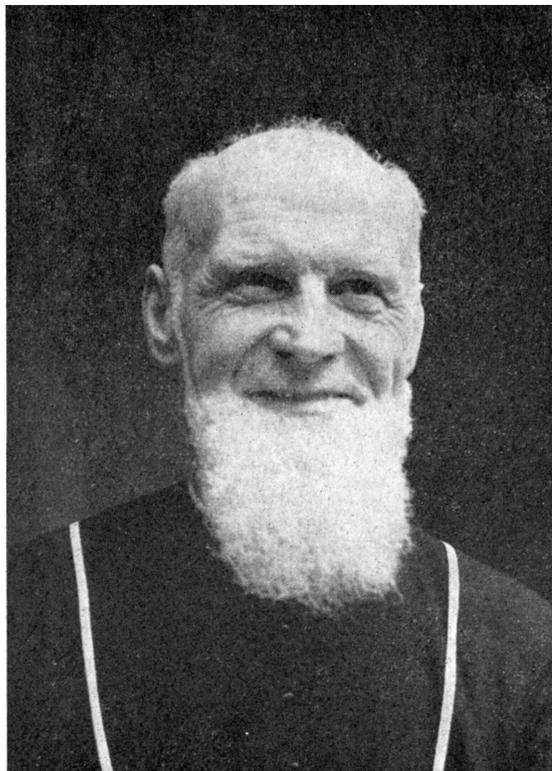
Les novices, chaque matin, époussettent les stalles jusque dans les doigts, les oreilles et les yeux des petites statues en relief. Auguste répugne à ces minuties ; il glisse comme le vent, secoue son chiffon et se frotte la barbe qui crisse :

— Ah ! moi, il faut que j'aïlle me raser !

Il finit d'ailleurs par très bien s'arranger avec sa barbe. Dès son premier retour de mission en 1946, elle coule comme un fleuve sur sa soutane blanche dont elle commence à prendre la couleur ; les gosses de Vevey et de La Tour-de-Peilz, en peu de jours, l'ont connu, l'ont aimé, adopté, l'escortent en criant :

— Eh ! Père blanc, raconte-nous encore une chasse à l'ours !

C'est qu'il en a à conter. Car en 1932, l'année même de son ordination à l'Abbaye et de sa première messe à Vevey, suivant l'appel divin entendu dans son enfance, il partait pour nos missions des Indes, qui en étaient à leurs premiers tâtonnements. Il est, jusqu'en 1935, professeur dans le grand collège que nous avons accepté à Bangalore et que les circonstances nous forcèrent à quitter pour la préfecture



apostolique du Sikkim, plus conforme à notre climat et à nos traditions de montagne. J'imagine la joie que ce fut pour le Père Schyrr — c'est ainsi qu'on l'appelle maintenant — de retrouver la nature, la forêt et la nouveauté des œuvres à faire !

C'est là, désormais, où nous ne pouvons le suivre, que se passera toute sa vie, dont un compagnon nous promet de dire les étapes, la grandeur, la fécondité apostolique.

Nous ne pouvons l'atteindre, nous, que par les deux bouts, la jeunesse et la mort, étonnamment semblables, et par ses quelques séjours au pays, où il revint encore deux fois rétablir sa santé. Les années n'avaient fait que blanchir encore une barbe de neige, qui ne laissait plus de place qu'au bleu céleste de ses yeux.

Nous le retrouvions « toujours le même », plus encore que son « bleu Léman », qu'il contemplait, attendri, du balcon des Giettes, et chantait

d'une voix aussi vibrante que le cor des Alpes, avec d'autres airs vaudois où perçaient la ferveur, la tendresse et une pointe d'humour taquin. Ainsi promenait-il avec un flegme tout vaudois les notes d'un autre air :

*Dans notre bon canton de Vaud,
On est travailleurs, c'est notoire.*

Et de cet autre ou du même, tellement contraire à son impatience de piétiner :

*Voyager ne m'a jamais plu
Et je n'ai quitté ma demeure
Que lorsque mon père a voulu
Me mettre en échange à Soleure.*

Le héros *Revenait au bout d'un an
En son village d'Yvonand
Sans avoir appris l'allemand...*

Et chaque strophe concluait :

On n'est pas vaudois pour des prunes !

Gilles n'avait pas encore chanté la Venoge ; il y avait de la blague et de la poésie de Gilles dans les accents d'Auguste Schyrr !

Mais autre chose ! Il dut apprendre, lui, l'anglais, et l'hindi et le népalais, langues aussi difficiles que l'allemand, et il passait beaucoup d'années sans revoir son pays. Ce n'est pas sans quelque nostalgie qu'il enseignait le « bleu Léman », les « Glaciers sublimes », et probablement le *Valete* du Collège de Fribourg, à ses petits Népalais qui l'adoraient et chantaient pour leur Père, en face des Himalayas.

Cet aventurier musclé, nerveux, barbu, ce héros taillé pour les expéditions du Far-West, ce conteur d'épopée qui donnait le frisson non seulement aux gosses de Vevey et de Suisse romande, mais à nous-mêmes lorsqu'il revivait devant nous ses face à face avec le léopard, avait gardé la candide tendresse d'un enfant.

En 1946 il me racontait son téléphone de Genève à ses parents, après quatorze ans de séparation et un voyage de trente-trois jours :

— Voilà, Richard Schyrr.

— C'est toi, papa ? Je suis Auguste.

Un sanglot. Plus rien ni d'un côté ni de l'autre. Il fallut raccrocher.

Et pourtant cette vie active et féconde, son apostolat missionnaire à plein temps, à pleine vie, à plein cœur, que je ne peux vous dire, qui vous sera contée.

Comme pro-préfet apostolique, il eut toute la mission sur les épaules durant un séjour de Mgr Gianora en Suisse, en 1953. Il fut curé de Pédong de 1935 à 1937 et, dès 1958, de Git-Dubling. On lui doit l'agrandissement du Collège de Pédong et l'immatriculation de cette école. Il réussissait magnifiquement auprès des enfants : ceux de là-bas lui auraient couru après jusqu'ici et ceux d'ici jusque là-bas. Les petits Indous étaient aussi passionnés que lui de football et il... saisit la balle. Comme l'école n'est pas obligatoire, il y a ce magique moyen de les attirer :

— Tu n'étudies pas, tu ne joues pas. Tu étudies, tu joues ! C'est souverain.

Voilà que j'arrive au bout de ce prétendu portrait du chanoine Auguste Schyrr sans autre éclairage que naturel, et encore voilé comme ce jour d'hiver.

Alors que nous transpirions scolastiquement à distinguer entre la nature et la grâce, Auguste ne coupait pas les cheveux en deux ou en quatre : il arrivait avec son cœur et ses forces, avec ses talents, et il se donnait. Il fonçait, à la gloire de Dieu, au salut des âmes. Je crois qu'on l'eût bien embarrassé en lui demandant quels étaient ses choix spirituels. Ou bien il répondait par les sept demandes du *Pater*, qui sont la spiritualité de Jésus. Et il eût continué par le *Je vous salue*, car il aimait tendrement la Sainte Vierge Marie.

Mais ce que le prieur de l'Abbaye me dit de ses derniers moments rejoint les souvenirs de noviciat que j'avais de lui.

D'abord sa candide et forte franchise, qui refusait les mots couverts et voulut savoir exactement ce qu'il en était.

Le verdict prononcé, il fit comme au football : essayer de rattraper à la seconde mi-temps, car il entendait bien retourner à sa mission et mourir au milieu de ses orphelins. Il notait la progression du mal et se donnait un nouveau délai : un jour, un jour...

La seconde mi-temps, ce fut la seconde opération, et il vit qu'elle était perdue. Alors, résolument et en toute lucidité jusqu'à la fin, il change de bataille : il affronte la mort en lui disant : « Je n'ai pas peur de toi, tu n'es pas la mort ! Tu n'es que la porte de la vraie Vie ! »

Héroïque, jamais une plainte. Tout à son affaire, à sa grande affaire.

Encore un petit grain d'humour. Un ami qui le visite pense le distraire en lui parlant du collège et des parties de football. La porte fermée, Auguste sourit :

— Le « taberle » ! Du football à cette heure !

Cette heure est celle du rendez-vous. On est à la veille de la présentation de Jésus au Temple. Mais Marie est déjà venue auprès d'Auguste lui présenter son Fils le Sauveur.

Avec une avance sur Siméon, le vieux missionnaire peut dire :

« Maintenant, Seigneur, je peux aller auprès de Toi, dans la paix, parce que mes yeux t'ont vu. »

Je ne peux imaginer, Auguste, que tu « te reposeras en attendant la résurrection » ! Tu parleras chaud à l'âme de nos prêtres, de nos pères et mères de famille, de nos jeunes, et tu leur diras :

— Le « problème » des vocations, ce n'est pas la quadrature du cercle ! C'est une affaire de cœur ! C'est comme le football, il faut jouer ! C'est comme le chant : il faut chanter !

Le concert de Noël

Le concert de Noël, qu'assure depuis plus de vingt-cinq ans l'orchestre du Collège et des JM du Chablais, est connu et apprécié par un vaste public.

Cette année, ce concert revêtit une importance particulière, car le Chœur mixte de Saint-Maurice fêtait le cinquantième anniversaire de sa fondation. Afin de marquer cette date, l'Orchestre avait invité le Chœur mixte à se joindre à lui pour interpréter une œuvre grandiose : le *Te Deum* de Haendel. Une telle collaboration d'ailleurs avait eu lieu déjà à plusieurs reprises — un jumelage d'autant plus aisé que les deux sociétés sont animées par le même maître, le chanoine M. Pasquier.

Le concert commença par une savoureuse suite de J. J. Mouret, compositeur français du XVII^e siècle, et une symphonie de Haydn. Quant au *Te Deum* de Haendel, son exécution fut remarquable. Il faut reconnaître que cette œuvre convenait admirablement pour fêter un jubilé. Cette hymne de louange, dans laquelle son auteur a certainement fait passer son âme de croyant, est la traduction allemande à peu près littérale du *Te Deum* latin bien connu. Elle est un long chant de reconnaissance où cuivres et cordes entourent constamment la voix humaine d'un halo sonore.

Ce fut une joie de partager l'enthousiasme de ces quelque cent vingt jeunes musiciens et chanteurs, vibrant sous la direction ferme et précise du maître d'orchestre. Les réactions unanimes des spectateurs, qui

ont fait salle comble samedi et dimanche, montrèrent à quel point ils furent touchés, séduits également par une maîtrise technique qu'il est assez rare de trouver à un tel degré chez des amateurs.

Nous ne pouvons que féliciter et remercier chaleureusement les jeunes artistes, ainsi que leur dévoué directeur, et les encourager à nous donner souvent encore des concerts d'une telle qualité.

Visite à Rome

La session ordinaire de la Conférence des Evêques suisses, en décembre dernier, s'est tenue à Rome, permettant ainsi une visite collégiale au Saint-Père. A l'issue des travaux, qui eurent lieu dans les locaux de la garde suisse pontificale, les neuf membres de la Conférence épiscopale eurent la joie d'être reçus en audience pendant une heure par Paul VI.

Deux lauréats

Deux de nos confrères ont obtenu la médaille d'or (avec diplôme) de l'Académie internationale de Lutèce :

M. le chanoine **Marcel Michelet**, président de la Société des écrivains valaisans, pour son roman *La Valaisanne*, publié chez Victor Attinger, à Neuchâtel ;

M. le chanoine **Marcel Michellod**, pour son roman *Le petit berger de la forêt des Arpillles*, illustré de hors-texte de Hans Erni.

La veillée de Noël

La fête de Noël a toujours été marquée à l'Abbaye par des célébrations solennelles à la basilique, célébrations auxquelles prend part une assistance généralement nombreuse. Mais cette année, pour permettre aux fidèles de mieux entrer dans l'esprit de la Nativité, on a donné à l'office précédant la messe de minuit une physionomie nouvelle qui en faisait une sorte de « mystère de Noël ».

Pendant une heure, le chœur des chanoines et les fidèles présents ont été unis dans une longue méditation soutenue par des textes bibliques : psaumes, citations d'Isaïe et de S. Paul, mis en valeur par une psalmodie très simple. Il y avait un accompagnement de flûte, alternant avec le jeu de l'orgue ou des temps de silence. Cela créait un peu l'ambiance des veillées en famille autour de « l'arbre » ; mais beaucoup plus, cela favorisait une lente pénétration dans le mystère de l'Incarnation que la liturgie de l'Avent avait fait attendre.

En une belle progression étaient évoquées les venues successives de Dieu : venue lointaine encore avec le Ps. 103, cette magnifique invitation à lire l'univers comme un signe de la présence de Dieu ; venue soudain imminente, à l'appel de S. Paul : « La nuit est avancée, le jour est tout proche » (Rom. 13, 12). Venue enfin qui éclate avec la naissance de Jésus à Bethléem. Tandis qu'on apportait un cierge pascal, symbole de la Lumière, le chœur entonnait l'hymne grégorien de Noël, que commentait la prophétie d'Isaïe : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière. » Alors le Ps. 95, chanté alternativement par un soliste et par l'assemblée, traduisait l'allégresse de l'humanité tout entière à la venue du Sauveur, introduisant ainsi à la messe de minuit.

Du côté du Sikkim

La mort du Père Schyrr — si elle ne fut une surprise pour personne — nous a tous douloureusement affectés, mais surtout nos missionnaires, qui perdent en lui un deuxième confrère, après le Père Vergères mort en 1964.

Mais voici pour eux une nouvelle réconfortante : le retour des Pères Rouiller et Hofstetter. Ceux-ci nous ont en effet quittés le mardi 15 janvier, après un congé de plusieurs mois qui leur a permis de refaire leurs forces tout en reprenant contact avec le pays. Le soir précédant leur départ, nous eûmes la joie de concélébrer avec eux une messe qui, dans ces circonstances, prenait un accent marqué d'universalité missionnaire. Au cours du repas d'adieu qui suivit, le Père-Abbé souhaite à nos deux confrères fructueux apostolat et courage. Du courage, il en faut certainement quand ce n'est plus l'enthousiasme des débuts qui soutient, mais la pure foi et l'obscur dévouement des tâches quotidiennes. Eux qui sont nos envoyés en terre lointaine, nos prières et nos vœux fervents les accompagnent.

Le lendemain matin, ils faisaient route vers Amsterdam, d'où ils devaient s'envoler vers les horizons indiens.

Nos confrères du Sikkim ont encore à se réjouir d'une autre venue : le Père-Abbé est en effet parti par avion le 13 février pour leur faire une visite de quelques semaines. La bonne saison lui permettra plus facilement de reprendre contact avec eux, aussi bien à Kalimpong, où vivent cinq d'entre eux, que dans les postes de montagne ou de plaine, dont plusieurs ne sont encore accessibles qu'à cheval ou à pied. Il leur apportera l'encouragement de sa présence et le soutien de toute la Communauté.

Nous avons le plaisir de mentionner que nos confrères de la Congrégation des C. R. d'Autriche ont envoyé un don important pour nos missionnaires du Sikkim, fruit de leur Action de Carême. C'est la deuxième fois qu'ils font un tel geste, belle expression de la charité qui unit tous les membres de la Confédération canoniale.

Le pianiste Harry Datyner

Le 2 février, les JM du Chablais avaient la chance d'accueillir à Saint-Maurice l'un des plus brillants pianistes suisses. Cet artiste, actuellement professeur au Conservatoire de Genève, arrivait avec un programme d'une richesse incomparable. Jugez plutôt : *Fantaisie chromatique et fugue* de Bach, *Sonate Appassionata* de Beethoven, *Valses nobles et sentimentales* de Ravel, *Sonate en si mineur* de Chopin.

Harry Datyner nous présenta un Bach inhabituel, passionné et fougueux, annonçant le romantisme. Nous retrouvons la même chaleur dans l'*Appassionata*. Pourquoi si peu d'émotion dans l'Andante ? Mystère ! Avec Ravel nous découvrons un nouveau Datyner : toucher d'une rare finesse, sonorité aussi tendre que vaporeuse ; c'est toute une âme vibrante de poésie et d'amour qui se dévoile et nous laisse dans l'enchantement. Chopin nous ramène dans un monde où l'héroïsme joint aux sentiments les plus divers demande une extraordinaire richesse de couleur qui fait oublier la technique éblouissante du pianiste. Celui-ci gratifia un public enthousiaste d'une valse et d'une délicieuse mazurka de Chopin.

Les moments passés dans l'intimité de l'« après-concert » firent apprécier tant la simplicité de l'homme que le talent de l'artiste.